

Aris Messinis

AFP



Scènes de guerre en zone de paix



Aris Messinis est né en 1977 à Thessalonique, en Grèce. Photographe autodidacte, Aris commence sa collaboration avec Associated Press en 1997 en tant que photographe pigiste, après avoir terminé ses études secondaires et son service militaire. En 2003, il rejoint l'Agence France-Presse, et depuis 2006, il est responsable photo de l'AFP en Grèce.

LIEU
Couvent des Minimes

Ce qui me choque le plus en couvrant ce sujet, c'est de me dire que je ne suis pas en zone de guerre, que je travaille en zone de paix. Pourtant les émotions qui passent par mon objectif sont dignes de scènes de guerre. J'ai travaillé en Syrie et en Libye où j'ai photographié la guerre, mais je ne m'attendais pas à voir de telles scènes sur l'île de Lesbos. La souffrance humaine est la même qu'en zone de conflit, mais savoir qu'on n'est pas en guerre décuple les émotions. C'est difficile de capturer les difficultés et les douleurs de ces personnes alors que le photographe ne court aucun danger ; en zone de guerre, les menaces sont les mêmes pour tous. C'est pourquoi je ressens souvent le besoin de lâcher mon boîtier et d'aider.

Les bateaux sont si nombreux et l'approche du rivage est difficile. Il y a beaucoup de rochers et même lorsque le rivage est tout près, le danger est là. Ce qui me touche le plus, ce sont les bébés, sans doute parce que j'ai une fille de un an. Mon pire souvenir, c'est lors du dernier grand naufrage, quand je suis allé au port, qu'ils ramenaient les premiers bébés qui s'étaient noyés et qu'ils essayaient de les ranimer. Je voudrais pouvoir ne plus y penser et effacer ces images de mon esprit. Ce qui est terrible aussi, ce sont les sons, qu'on ne peut pas saisir en prenant des photos. On entend les gens hurler en essayant d'atteindre le rivage. Les habitants essaient de les aider mais tout n'est que détresse et panique totale. Vous pouvez en percevoir une partie dans ces images, mais la réalité est bien pire quand on entend les cris.

Il y a quelques jours, j'ai transporté le corps d'un bébé pendant des heures. Avec des confrères, nous nous étions rendus sur une plage éloignée après avoir escaladé des falaises. En arrivant, on a vu un bébé, allongé seul parmi les rochers. Une odeur commençait à se dégager du corps qui devait être là depuis quelques jours déjà. Nous l'avons mis dans un sac et ramené avec nous afin qu'il puisse au moins être enterré.

En vivant de tels moments, je ne peux pas m'empêcher de penser à mes propres filles. J'en ai trois (10 ans, 8 ans et 1 an) et quand je vois toutes ces personnes noyées, tous ces bébés morts, je me dis qu'elles ont tellement de chance d'être en vie et de vivre en paix. Je crois que je serai plus strict avec elles après ce que j'ai vu ici. Si elles se mettent à pleurnicher pour une bêtise, un jouet par exemple, je ne pourrai pas m'empêcher de penser à la chance qu'elles ont de ne pas devoir vivre ce calvaire et je tenterai, autant que faire se peut, de leur faire comprendre. Quand on assiste chaque jour à de telles scènes, on se rend compte de la chance d'être né et de vivre en Occident. Tous les matins, à l'aube, je prends la voiture pour aller de l'hôtel à la côte, où se trouvent les nombreuses plages et falaises de Lesbos. Avec mes jumelles, j'observe la mer et tente de repérer les bateaux. Quand j'en aperçois un, j'essaie de voir où il va accoster et je m'y rends pour l'attendre. Les bateaux arrivent jour et nuit, parfois jusqu'à 80 par jour, avec 45 à 60 personnes sur un petit bateau, et une centaine voire plus sur les plus grands. Un jour, j'ai même vu un navire.

Bien sûr, il y a des moments de joie lorsque les réfugiés atteignent le rivage, mais pour moi les mauvais moments éclipsent les bons. L'été dernier, j'ai suivi des réfugiés depuis la Grèce jusqu'en Allemagne, alors je sais ce qui les attend. Ils ne sont pas les bienvenus en Europe. Même s'ils sont heureux en débarquant, ce n'est que le début du périple. Parfois, ils me demandent ce qui les attend après, alors je leur réponds : «*Ce n'est que le début et le chemin qu'il reste à parcourir est encore long et difficile.*»

Parfois, je pose mon appareil pour aider et je sens le regard désapprouvateur de certains confrères qui pensent que ce n'est pas mon rôle, même si personne ne me l'a jamais dit en face. Certains collègues aident, d'autres pas. Je ne les juge pas, c'est leur choix et on vit dans un pays libre où l'on peut décider de ce que l'on fait. Simplement, moi, je ne peux pas ne pas aider quelqu'un qui a besoin d'aide.

Cette fois-ci je suis resté plusieurs semaines d'affilée. Je vais rester encore une semaine avant de rentrer chez moi, me reposer, puis revenir.

Peut-être que si l'on continue à montrer ces images, quelque chose changera. En tout cas je l'espère.

Aris Messinis
Lesbos, Grèce, 6 novembre 2015

↑ **Photo #1**
Des gilets de sauvetage et des débris
d'embarcations abandonnés après la traversée
de la mer Égée.
Méthymne, île de Lesbos, 19 février 2016.
© Aris Messinis / AFP

Life jackets and wreckage from boats
abandoned after crossing the Aegean Sea.
Mithymna, island of Lesbos, February 19, 2016.
© Aris Messinis / AFP



Des réfugiés et des migrants traversent la mer
Égée entre la Turquie et l'île grecque de Lesbos.
28 septembre 2015.
© Aris Messinis / AFP

Refugees and migrants crossing the Aegean
Sea from Turkey to the Greek island of Lesbos.
September 28, 2015.
© Aris Messinis / AFP



Des migrants passent la nuit dans un champ
avant de s'enregistrer au « hot spot » de Moria,
sur l'île grecque de Lesbos.
9 novembre 2015.
© Aris Messinis / AFP

Spending the night in a field before registering
at the "hot spot" in Moria on the Greek island
of Lesbos.
November 9, 2015.
© Aris Messinis / AFP

War in Peace



Aris Messinis from Greece is a self-taught photographer who started working in 1997 as a free-lance for The Associated Press. In 2003 he became a staff photographer for Agence France-Presse, and since 2006 has been chief photographer of the AFP photo department in Athens.

The most shocking thing for me when covering this story is to realize that we are not in a war zone, that I am working in an area where there is peace. But the emotions captured with the lens are the same. I have worked in Syria and Libya, and I know what a war zone is like, so do not expect to see things like that here on the island of Lesbos. The human pain is the same as in war, but knowing that we are not in a war zone makes it more emotional, more painful. It is hard because the difficulties and pain of these people have to be captured, yet it is not dangerous for the photographer, unlike war where there are dangers threatening everyone. That's why I often drop my camera and help people.

There are so many boats, and it is difficult to reach the shore. There are rocks, and it is still dangerous even close to the shore. I find it hardest to cope with the babies, no doubt because I have a one-year-old daughter. The last big disaster was the worst, when they brought in the first babies who had drowned and tried to revive them. I cannot bear to think about those scenes now, and have tried to erase them from my memory. And there is the sound and the noise which you cannot get from pictures. You hear people screaming as they try to reach the shore. Locals try to help, and there is distress and just complete panic. Some of the fear and panic can be seen in the pictures, but the real experience is so much more horrifying when you hear the screams.

A few days ago, I carried a dead baby for hours. With colleagues we had gone to a remote beach, climbing cliffs and scrambling over rocks, and when we got there, we saw a baby lying alone on the rocks. The body had been there for a few days and had started to smell. We put it in a bag and brought it back to be given a proper burial.

When I experience things like that, I think of my daughters. I have three daughters (10, 8 and 1), and when I see people drowning and dead babies, I think how lucky they are to be alive and to live in peace. I will probably be strict with them because of what I have seen. If they start whining about something silly, like a toy, I will think how lucky they are not to have to go through such an ordeal, and will try to teach them that. When you see things like this day after day, you realize how lucky you are to have been born in the West and to live in the West.

Every day, in the early morning, I drive my car from the hotel to the coast, to the beaches and cliffs of Lesbos, and with binoculars I look for boats at sea. When I spot one, I work out where it will land and go there and wait.

The boats keep coming in, day and night, sometimes as many as 80 in one day, with 45 to 60 people on board a small boat, or 100 or more on a larger vessel. One day there was even a ship.

Of course there are moments of joy when they reach the shore, but for me, the bad moments overshadow the good ones, and I also know what lies ahead. Last summer I followed refugees from Greece to Germany, so I realize what they have to face. They are not welcome in Europe. While they may be happy to set foot on the beach, it is only the beginning. Sometimes they ask me what will happen next, so I tell them: *"This is only the beginning, and there is a long, hard road ahead."*

Sometimes I put down my camera to help, and I feel that some colleagues think I'm not doing my job, although no one has ever said that to my face. Some colleagues help while others choose not to, and I am not going to judge them. It is their choice and we live in a free country. But I don't like it when someone needs your help and you don't help.

This time, I have been here a few weeks and will stay one more week before taking a break and then coming back.

If we keep showing these reports, maybe something will change. I hope so.

Aris Messinis

Lesbos, Greece, November 6, 2015